

Les mariages de l'écologie

(1) L'écoféminisme¹

Paul Bouffartigue

Introduction

L'« écologie » désigne trois domaines distincts, mais entretenant des liens :

- une science : l'étude des interactions des êtres vivants entre eux et avec leur milieu . Le scientifique spécialiste de cette science est dit « écologue » ;
- une philosophie, ou une pensée politique, avec plusieurs courants différents : il s'agit de l'*écologisme*, ou de l'*environnementalisme*.
- un ensemble de mouvements culturels, sociaux et politiques, bien au-delà des partis qui s'en revendiquent. Il s'agit de l'*écologie politique*.

Dans cette conférence je ne traite que des deux dernières significations, dont on verra les relations étroites.

La ou les philosophies politiques écologiques son anciennes. Si elles se développent au 19^{ème} siècle avec la montée du capitalisme industriel, les mouvements sociaux et politiques de grande ampleur sont plus récents. Ils se développent au tournant des années 68/70, et s'ancrent dans le paysage depuis – avec un coup d'arrêt dans les années 1980 – et une accélération depuis le sommet de Rio (1992)² et la COP de Paris (2015).³ Un des effets de leur succès c'est que tous les partis semblent avoir intégrer cette préoccupation dans leurs discours, surtout depuis l'accord de Paris de 2015 visant à limiter le réchauffement climatique.

Parallèlement à cette montée en puissance dans le champ social et politique, la pensée écologique s'est diversifiée et enrichie. Elle recouvre désormais un ensemble de courants très diversifiés, en particulier en se mariant avec d'autres grandes traditions de pensée critique : l'anticolonialisme – *écologie décoloniale*-, le marxisme et le socialisme – *écomarxisme ou écosocialisme* – et le féminisme, avec l'*écoféminisme*. Et il y en existe d'autres : *écosyndicalisme, écoanarchisme, écoconservatisme, écorépublicanisme*... Soit un ensemble

¹ Ce texte est la mise en forme d'une conférence prononcée le 6 novembre 2023 dans le cadre de l'Université Populaire du Pays d'Aix. Le texte diffusé en amont de la conférence : « L'écoféminisme reste compris de travers ». Entretien avec Jeanne Burgart Goutal. *Reporterre*-8 mars 2013

² « Conférence des Nations Unies sur l'Environnement et le Développement » (CNUED)

³ « Conférence des parties », ayant adopté un accord sur le climat fixant comme objectif une limitation du réchauffement mondial entre 1,5 °C et 2 °C d'ici à 2100.

très vaste et très vivant de pensées et de mouvements, contraints de remettre en cause leur ancrage dans le productivisme.

L'Écologie décoloniale. Elle part du point de vue selon lequel « on associe généralement la domination de la nature au paradigme techniciste de la modernité, sans la relier aux entreprises d'exploitation humaine qu'ont été le colonialisme et l'esclavagisme. Il existe au contraire un lien inextricable entre ces histoires. La crise écologique est la continuation de la sombre aventure coloniale moderne des Amériques qui a engendré la destruction des mondes épistémiques, ontologiques et écologiques des Sud. »⁴ Pour ne donner qu'une seule illustration de la pertinence de cette approche : le scandale sanitaire du chlordécone, cet insecticide très dangereux pour la santé humaine et pour l'environnement, qui a été utilisé dans les bananeraies en Guadeloupe et en Martinique. Il n'a été interdit qu'en 1993 alors qu'il l'a été dès 1972 aux USA, et dès 1990 en métropole. Et les victimes mènent un combat judiciaire très difficile, et qui n'a pas – ou pas encore – été couronné de succès pour la reconnaissance des responsabilités de l'État français.

L'écomarxisme développe certains aspects de la pensée de Marx selon lequel le capital exploite et détruit à la fois l'homme et la nature. Ce courant de pensée va préférer l'expression de « capitalocène » à celle d'anthropocène : ce n'est pas l'espèce humaine de manière indifférenciée qui est responsable du réchauffement climatique, mais le capitalisme. Son intérêt s'illustre, par exemple, dans la jonction entre les revendications économiques portée par le mouvement des *Gilets Jaunes* autour des « fins de mois » difficiles, et les préoccupations écologiques autour du climat, et avec le slogan « fin du monde, fin de mois, même combat ». Ou encore dans la mise en relation entre le niveau de richesses des pays et des classes sociales et leur niveau de contribution aux émissions de Gaz à Effet de Serre. Ou encore dans la naissance récente dans le mouvement syndical d'un *écosyndicalisme* .

On voit donc bien comment ces métissages sont liés à la montée de pensées dites « intersectionnelles », selon lesquelles c'est au croisement de plusieurs logiques de domination ou d'oppression que se construisent les expériences concrètes des dominations : principalement de classe, de sexe, et celles liées à la racisation. Mais il y en a d'autres : l'orientation sexuelle, les handicaps, l'âge...

Traiter l'ensemble de ces courants de pensée dans une seule conférence étant impossible, je me centre ici sur l'*écoféminisme*.

La plupart d'entre vous ignoraient sans doute ce mot avant le succès inattendu de Sandrine Rousseau aux primaires d'Europe Écologie Les Verts en vue des élections présidentielles de 2022. Ou alors vous en aviez pur certain.es d'entre vous une vision très tronquée, forgée à partir de la mode de certains films de fiction. Sans oublier que le mot *écoféminisme* fait l'objet

⁴ Laurie Gagnon-Bouchard, « Décoloniser la nature », *La Vie des idées*, 7 novembre 2022.

de récupérations : par exemple il existe une « semaine de l'entrepreneuriat écoféministe » et même des coques d'iPhone « Écoféministe ».

1-L'écoféminisme comme pensée ; ses deux grandes orientations

1-1 Une affirmation centrale - commune aux différents courants – et deux orientations

L'*écoféminisme* naît dans le sillage de la « seconde vague féministe », au début des années 1970.⁵

Mais le reflux de cette seconde vague dans les années 1980/1990 a fait que ce courant est resté inconnu en France, et ce des deux côtés, du féminisme comme de l'écologie. C'est sans doute la conjugaison de la troisième et dernière vague féministe, et de l'aiguïsement des inquiétudes sur la crise écologique qui l'a remis un peu au goût du jour, sûrement depuis la COP 21 de Paris en 2015-2016 et le développement de mouvements sur le climat depuis.⁶

C'est une pensée très diverse, comme le sont d'ailleurs le féminisme et l'écologie. Mais s'il y a un seul mot pour regrouper cette diversité c'est bien qu'il y a une idée fondamentale commune.

On peut la résumer comme suit. La nature et les femmes sont objets et produits d'un même rapport de domination – de prédation, d'appropriation, de destruction... -, qui s'ancre dans le patriarcat, la domination masculine. Dès lors les femmes sont potentiellement en pointe, évidemment dans la lutte contre la domination de sexe, mais aussi dans les luttes pour le vivant. La rencontre entre luttes de femmes et luttes écologiques n'est donc pas le fait du hasard, elle n'est pas éphémère. Il y a entre les deux types de luttes une connexion étroite qui renvoie à la commune domination des femmes et de la nature. C'est là où les dominations croisées sont les plus lourdes que surgissent les mouvements écoféministes. On en verra quelques exemples.

Mais cette idée de base décline diversement, selon cinq grandes orientations, qui ont à voir avec les trois qui traversent le féminisme : universaliste /matérialiste , différencialiste, et post-moderniste. Le principal clivage s'organise à partir de la question suivante : s'agit-il de *subvertir le système des dualismes* – nature-irrationalisme /culture-rationalisme (universalisme/matérialisme) ou de *renverser la hiérarchie entre les deux termes en les conservant ?*

⁵ Les trois vagues du féminisme sont les Suffragettes – de la fin 19^{ème}/aux années 1930 , puis celle des années 60/70, ou « années MLF », et la dernière dite « Mee Too » (qui débute en octobre 2017, avec l'affaire Weinstein).

⁶ L'activisme climatique est devenu de plus en plus important depuis, prenant une ampleur significative lors du Sommet de Copenhague de 2009, puis à partir de la COP 21 à Paris en 2015-2016², ainsi qu'en 2019 lors de la « grève mondiale pour le climat ».

Ce pluralisme peut être clarifié dans un premier temps en distinguant deux grandes orientations, constructiviste, et essentialiste.

Selon l'orientation *constructiviste*, tous les phénomènes historiques sont constructions sociales et culturelles. C'est une démarche fondamentale en sciences sociales, de considérer que tout ce qui apparaît comme « naturel » dans le social – en particulier l'ordre social, les hiérarchies et inégalités sociales – est, en réalité, le produit d'un processus de naturalisation. Naturalisation qui permet de faire apparaître comme évident, légitime, et finalement inchangeable, toutes les dominations qui traversent et organisent la société.

Inversement, selon l'orientation *essentialiste*, il y aurait dans l'identification femme/nature, dans une connivence spécifique entre les femmes et le vivant, une base naturelle ou biologique à cette connivence.

On voit l'enjeu de cette divergence, dans la mesure où l'assimilation femme/nature a été un moyen pour le patriarcat de dominer et dévaloriser les femmes et le féminin. Mais pour certaines féministes revendiquer ce lien spécifique avec la nature c'est valoriser le féminin dans une perspective de renversement de la domination du masculin.

2-L'histoire de la construction de cette domination croisée sur les femmes et la nature

Cette histoire est très complexe. On peut distinguer le registre de la l'histoire de la pensée, et celui de l'histoire matérielle – la division du travail entre les sexes.

Il faudra s'arrêter sur la période de la Renaissance et de la naissance de la modernité occidentale. Mais les racines sont plus anciennes, à la fois dans la pensée, et dans la préhistoire et l'histoire concrètes.

Dans la philosophie grecque. Aristote serait le premier penseur européen à *distinguer l'Homme et les autres êtres naturels : la phusis (« tout ce qui est et advient ») s'oppose à la technè, qui désigne tout ce que l'Homme fabrique, la technè prolongeant la phusis et étant bornée par celle-ci*. Cette distinction entre l'Homme et le reste des éléments composant l'environnement sera fondamentale pendant longtemps dans le rapport que les hommes ont entretenu avec la nature en occident.

Plus tard en occident ce sera l'hégémonie du christianisme, qui peut être considéré comme la religion la plus anthropocentrée que l'humanité ait connue⁷. La relation entre l'Homme et la nature qu'elle a promue peut expliquer le rapport destructeur que les Occidentaux ont pu avoir avec cette dernière. Le livre de la Genèse de la Bible rapporte que Dieu dit : « Soyez féconds, multipliez-vous, emplissez la terre et soumettez-la ; dominez sur les poissons de la mer, les oiseaux du ciel et tous les animaux qui rampent sur la terre ».

Dans l'histoire concrète, celle de la division du travail entre les deux sexes, il faut prendre en compte ce qui s'est joué avant-même l'antiquité, autour de la révolution néolithique et de la naissance de l'agriculture sédentaire et de l'élevage.

C'est ici qu'il faut introduire la thèse de Françoise d'Eaubonne (1920-2005), l'inventeuse du mot *écoféminisme*.⁷ Même si On peut considérer que les principes de l'*écoféminisme* sont préfigurés par Rachel Carson, dans son livre *Printemps silencieux* (1962), qui a contribué à l'interdiction du DDT aux USA. Au-delà, il y a plusieurs figures féminines dans le mouvement écologique nord-américain, et des mouvements écologistes ouvertement féminins, comme *Women for Life on Earth*.

Françoise d'Eaubonne est une intellectuelle qui a connu de nombreux engagements : au PCF, au MLF (c'est une des cofondatrices), au FHAR, dans le mouvement antinucléaire... Sa pensée a été influencée par celles de Simone de Beauvoir et de Serge Moscovici. Mais elle s'éloigne de la pensée de la première – elle ne partage pas l'idée d'un rôle émancipateur de la culture mâle par le travail - et s'est beaucoup inspirée de la critique par Moscovici de la nature comme construction sociale, et de l'inclusion des êtres humains dans la nature. Pour d'Eaubonne les deux menaces de mort immédiate sont la surpopulation⁸, et la destruction des ressources. Elle propose une interprétation des racines historiques de la domination masculine

Et le pouvoir masculin serait l'aboutissement logique de l'une des deux découvertes parallèles faites par les hommes il y a 50 siècles – soit vers 3 000 années avant J.C. : leur participation dans l'acte de la reproduction humaine, et l'appropriation de la terre. Jusqu'alors les hommes pensaient que les femmes étaient fécondés par les Dieux, et elles possédaient le monopole de l'agriculture. Les mâles se seraient alors emparés à la fois des femmes et de la terre, surexploitant l'une et l'autre. D'où la surpopulation – l'excès des naissances - et la destruction de l'environnement - l'excès des produits. Cette grande défaite des femmes aurait succédé à l'amazonat. Mais cette thèse d'un amazonat ou d'un matriarcat ayant précédé la victoire du patriarcat est très contestée, sans que cela affaiblisse la cause féministe : « Ce n'est pas parce que la domination masculine serait, à l'échelle de l'histoire des sociétés humaines, un phénomène tardif, qu'elle peut pour autant être facilement abolie. Inversement, ce n'est pas parce qu'elle s'avérerait aussi ancienne que l'humanité elle-même – voire parce ce qu'elle s'ancrerait dans l'héritage biologique de notre lignée – qu'elle ne saurait être dépassée ». ⁹ Si l'amazonat ou le matriarcat ont bien existé, c'est en tant que *mythe, qui a été identifié chez plusieurs peuples, y compris dans l'antiquité grecque.*

Une autre grande interprétation des sources de la dominations masculine, convergeant avec celle de Françoise d'Eaubonne, est celle de Françoise Héritier. Elle montre qu'universellement existe une « valence différentielle des sexes ». Elle résulte de la volonté des hommes, incapables d'enfanter, de contrôler la reproduction= « Le privilège exorbitant

⁷ Voir les références bibliographiques à la fin de ce texte

⁸ Dans le contexte des années 1950/1960, les craintes liées à l'accroissement de la population mondiale sont bien plus fortes qu'aujourd'hui, ce qui éclaire la radicalité des positions de l'auteure contre le « lapinisme » encouragé par la domination des hommes sur les femmes. Mais elle prenait soin de ne pas stigmatiser les seuls pays de ce qu'on appelait alors le « tiers » monde et de souligner la dimension universellement révolutionnaire de la conquête par les femmes du contrôle de la procréation.

⁹ Anne Augereau et Christophe Darmangeat, « Le genre préhistorique : un récit instrumentalisé », *La Vie des idées*, 4 octobre 2022.

d'enfanter » aurait privé les femmes de la maîtrise de leur corps et de leur sexualité, parce que prix de ce privilège en a été l'aliénation de leur corps par les hommes.»

Une autre chercheuse féministe, allemande, Maria Miès, ajoute à ces interprétations le rôle du pouvoir masculin sur la chasse et donc les armes. Alors qu'on devrait en fait la survie de l'humanité bien plus à la « femme-cueilleuse » qu'à « l'homme chasseur ». Selon elle, les femmes auraient assuré 80 % de la nourriture dans les premières sociétés connues. La question se pose donc : pourquoi, sur la base de leur pouvoir économique, cela n'a pas empêché la suprématie masculine ? C'est que si la technologie des femmes – fabrication de paniers, de pots – est restée productive, celle de la chasse ne produit rien. Au contraire, elle détruit. Mais elle peut être utilisée aussi pour tuer des êtres humains. Les chasseurs (mâles) auraient donc acquis un pouvoir sur les êtres vivants, y compris sur les femmes. Pouvoir qui ne découlerait donc pas de leur propre travail productif, mais d'une relation de prédation, d'exploitation, de domination.

Un changement profond de la vision du monde intervient en Europe occidentale entre le 16^{ème} et le 18^{ème} siècle. C'est l'émergence d'une révolution scientifique, laquelle accompagne les débuts du capitalisme (ainsi que le colonialisme et la traite des esclaves). Il y a alors des liens étroits entre cette révolution scientifique, l'apparition du capitalisme - qui transforme les rapports sociaux et les rapports à la nature - et le changement de statut des femmes, lesquelles étaient traditionnellement associées à la Terre.

On change de manière de voir la nature. Auparavant, elle était vue principalement comme est une mère nourricière et aimante – avec une vision dominée où elle est rebelle, violente et incontrôlable -, et donc, en tant que telle, une entité à respecter. L'extraction minière est assimilée à un viol. Désormais l'assaut violent contre la nature est le modèle-même de la connaissance. Selon Francis Bacon, « elle doit être « réduite en servitude » traitée comme une « esclave », mise « sous contrainte » et « façonnée » par les arts mécaniques. Pour Descartes également, il faut comprendre les rouages de la nature pour ne plus la subir et s'en émanciper, car « connaissant la force et les actions du feu, de l'eau, des astres, des cieux et de tous les autres corps qui nous environnent [...] nous les pourrions employer [...] et ainsi nous rendre comme maîtres et possesseurs de la nature »⁹.

Une vision mécanique du monde naturel se substitue à une vision organiciste, et va influencer les valeurs de pouvoir et de contrôle sur le monde social, les femmes étant prises dans cette mise en ordre. Comme le montre la chasse aux sorcières (qui se déroule du 15^{ème} au 17^{ème} siècle), il y a criminalisation de la vision organiciste et magique du monde, avec une bataille pour le contrôle de la production et de la reproduction. Comme les sorcières, les sages-femmes, moins violemment, en font les frais : leurs savoirs traditionnels sont exclus au profit des chirurgiens, hommes, qui ont inventé les forceps.

« La peur inspirée par la persécution des sorcières devait servir d'exemple pour des persécutions ultérieures. (elle) a institué un régime de terreur pour toutes les femmes, dont a émergé le nouveau modèle de féminité auquel elles devaient se conformer pour être acceptées socialement dans la société capitaliste en développement : asexuées, obéissantes, dociles, résignées à la soumission au monde masculin, acceptant comme naturelle la relégation à une sphère d'activité (domestique) qui se trouvait totalement dévaluée sous le capitalisme. »¹⁰

On voit donc comment le dualisme nature/culture est un facteur clé de l'avancée de la civilisation occidentale aux dépens, non seulement de la nature dont on imagine l'exploitation illimitée – ce qu'on appelle l'« illimitisme » -, mais aussi aux dépens des femmes, identifiées à la nature. Mais aussi aux dépens de ceux qu'on va appeler longtemps les « sauvages », donc les « non civilisés ».

Un auteur comme Baptiste Lanaspeze va plus loin. Il soutient que l'instrumentalisation de la nature a débouché sur une véritable administration de la mort, une *nécropolitique*. On en a de multiples signes, comme l'empoisonnement de notre alimentation, qui est en filiation directe avec les deux guerres mondiales – qui ont généré les industries des pesticides -, ou encore le rôle économique central de l'industrie de la guerre. Les grandes catastrophes du XX^{ème} siècle – à commencer par la Shoah et Hiroshima - et la menace permanente de guerre nucléaire depuis la seconde guerre vont dans le sens de ce diagnostic : la nature est instrumentée dans une logique *nécropolitique*.

On devine que la perspective écoféministe la plus radicale et stimulante, est de proposer de renverser ce cadre de dualisme et de domination : ce ne sont plus les femmes qui sont rejetées hors de la sphère sociale dans la nature, mais les hommes qui en prétendant s'arracher à la nature s'excluent de la vie, de l'activité, de la créativité.

2-L'écoféminisme comme pratique de luttes et d'expérimentations sociales

On peut distinguer deux grands types de pratiques sociales associées à l'écoféminisme, sans toujours se revendiquer de cette étiquette : des mobilisations collectives de femmes « contre » des politiques ou des projets qui dégradent la santé et/ou la nature ; et des expérimentations sociales, dont certaines sont des « utopies concrètes. »

¹⁰ Catherine Larrère (2023)

2-1 Mobilisations collectives de femmes

Dans le monde occidental

L'Angleterre a connu de 1981 à 2000 la plus longue occupation d'une base prévue pour l'implantation de missiles nucléaires

Aux USA c'est aussi en 1980 que s'est déroulée une grande marche de femmes sur le Pentagone contre le nucléaire, militaire et civil (la catastrophe de *Three Mile Island* venait de se produire, en 1979). En 1978 l'état de New York avait vu se produire une mobilisation des habitantes de classes moyennes contre les effets de la construction d'une école sur un emplacement de déchets chimiques sur la santé des enfants et des adultes.

Dès 1980 également se déroule une lutte de femmes indigènes contre les pollutions à l'uranium des cours d'eau proches de mines, avec comme mots d'ordre par exemple « Quand nous retirons l'uranium du sol, cela atteint d'abord les femmes, à travers leurs fœtus et leurs enfants ». C'est aussi le début d'un mouvement dit de justice environnementale. A Afton, en Caroline du sud, une mobilisation comportant une majorité de femmes afro-américaines, s'oppose à l'implantation d'un dépôt de déchets toxiques

Dans des pays du Sud

Là aussi ce sont les pollutions et catastrophes industrielles qui déclenchent les premières actions féministes. Comme celle qui suit la catastrophe de Bhopal, en Inde, en 1984 (des émanations de gaz toxiques provoquent des milliers de morts)

Ce sont des luttes de résistance au mode de développement basé sur la déforestation l'agriculture industrielle et le contrôle des semences par les multinationales. En Inde toujours, c'est le mouvement « chipko » - ce qui veut dire « enlacer les arbres » - mouvement enraciné dans une tradition de sacralisation des arbres, des bosquets et des forêts.

C'est la figure connue de Vandana Shiva, qui prolonge ce mouvement par la mise en place d'une ONG et d'un réseau de paysans travaillant en agriculture biologique et conservant la maîtrise des semences.

Les femmes sont aussi au premier rang d'un très grand nombre de luttes écologistes dans d'autres pays du Sud, en Afrique et en Amérique latine. Elles s'opposent à l'accaparement des terres et des forêts par les multinationales qui développent l'exploitation de mines – « extractivisme » - et menacent l'existence de communautés autochtones en les privant de leurs ressources. Les hommes sont parfois plus sensibles à la perspective de trouver un travail salarié dans ces nouvelles activités minières et industrielles, alors que les femmes voient mieux que ce sont leurs activités vitales, agricoles et artisanales traditionnelles, qui sont en danger

2- Expérimentations sociales

La plus radicale est sans doute celle de communautés séparatistes lesbiennes (notamment, mais pas seulement, aux USA, années 1980/1990). Elles s'implantent en milieu « naturel », selon un modèle complètement opposé au modèle masculin : celui de l'homme solitaire qui fuit la civilisation pour méditer et retrouver un rapport plus authentique à la nature, comme Jean-Jacques Rousseau dans les *Rêveries du promeneur solitaire*, ou encore Henri David Thoreau dans *Walden, ou la vie dans les bois*. Là ce sont des femmes qui rompent le contact avec la civilisation masculine pour investir une terre, la travailler et y vivre en communauté. Ces pratiques mettent en œuvre concrètement un véritable « féminisme de la subsistance » qui se veut en rupture avec le « capitalisme patriarcal ».

Une multitude d'autres expériences existent. Elles sont très disparates. Mais elles ont en commun le souci de se réapproprier la nature au travers d'activités auto-organisées, en milieu rural et avec la quête dite de « subsistance ». Ici l'objectif du travail de la terre n'est pas uniquement la survie, la simple reproduction de la vie. Mais la transformation éthique et politique de soi-même et de la vie en commun. C'est ce que Geneviève Pruvost appelle un « écoféminisme vernaculaire », avec le souci d'un ancrage territorial. Ancrage qui n'a rien à voir avec l'idée souvent réactionnaire de « racines », car cet ancrage peut être provisoire, étant le fait de personnes venues d'autres territoires. Ces femmes s'écartent des stéréotypes de la féminité : « elles savent fendre le bois, monter sur un tracteur, dormir seules dehors, faire du stop, transporter des bottes de paille, traire les vaches, faire de la plomberie et coudre ».¹¹

Trois principales critiques ont été faites à l'*écoféminisme*, mais elles n'atteignent que certains sous-courants, comme l'« éco-maternalisme », l'« écoféminisme spiritualiste », ou encore le « féminisme de la nature »...

1- Un essentialisme, avec un retour au modèle traditionnel, au sens où on enjoint aux femmes de renouer avec la nature, de valoriser leur « instinct maternel », et où on est jamais loin de l'idée d'une nature féminine éternelle ;

2- Un conservatisme – avec un appel au rôle traditionnel et domestique des femmes - et une influence de l'irrationalisme, du spiritualisme. Tel serait le cas dans l'invocation de *Gaïa* ou de la *Pacha Mama* comme divinités, déclinaisons des mythes grec ou latino-américain désignant ainsi la Terre.

¹¹ Geneviève Pruvost (2023)

3- Une dépolitisation, quand l'*écoféminisme* se réduirait à un exercice de transformation personnelle, à une glorification du foyer, et finalement au rejet de la tradition démocratique occidentale.

Mais en fait un grand nombre de textes écoféministes, parmi les plus importants et les plus intéressants, insistent sur la nécessité d'une sortie des dualismes, de la polarité masculin/féminin, et des rôles de genre stéréotypés. Pour Catherine Larrère, « L'écoféminisme n'est pas un essentialisme » : « Associer les femmes à la nature, cela peut sembler une essentialisation qui ferait obstacle à leur émancipation. Mais cela peut aussi permettre de renverser notre regard et, à l'heure des crises écologiques que nous traversons, de questionner la prétendue évidence selon laquelle l'arrachement à la nature serait un préalable nécessaire à toute libération ».

Repères bibliographiques

En introduction

Catherine Larrère, *L'écoféminisme*, La Découverte, 2023.

Jeanne Burgart Goutal (entretien avec) , « L'écoféminisme reste compris de travers », *Reporterre*-8 mars 2013

Textes classiques

Françoise d'Eaubonne, *Le féminisme ou la mort*, Le Passager clandestin, 1974

Françoise d'Eaubonne, *Ecologie/Féminisme. Révolution ou mutation ?* Le passager clandestin, 2023 (1978)- Préface de Geneviève Pruvost.

Françoise d'Eaubonne, *Naissance de l'écoféminisme*, PUF, 2021(1974)

Caroline Goldblum, *Françoise d'Eaubonne et l'écoféminisme*, en introduction à sa pensée. Le Passager clandestin

Maria Mies et Vendiva Shiva, *Ecoféminisme*, L'Harmattan, 1999.

Pour aller plus loin

Jeanne Burgart Goutal , « Un nouveau printemps pour l'écoféminisme », *Multitudes*, 2017-2
Mona Chollet, *Sorcières. La puissance invaincue des femmes*, Editions Zones, 2018
Emilie Hache, *Reclaim-Recueil de textes écoféministes*, Editions Cambourakis, 2016.

Baptiste Lanaspèze, *Nature*, Annamosa, 2022.

Maria Mies et Veronika Bennholdt-Thomsen, *La subsistance : une perspective écoféministe*, édition La Lenteur, 2022.

Maria Mies, « Patriarcat et accumulation à l'échelle mondiale », in F. Fischbach et E. Renault, *Philosophie du travail*, Vin, 2022, p.155-180.

Geneviève Pruvost, *Quotidien politique. Féminisme, écologie, subsistance*, La Découverte, 2021.

